

Sammy Mikhael. *Hatsotra ba-Wadi* (Une trompette dans le Wadi). Tel-Aviv, Éditions Am Oved, 1987, 232 p.

L'itinéraire personnel du romancier Sammy Mikhael fait de lui un personnage légèrement décalé dans le milieu littéraire israélien. S'il n'est pas le seul à avoir appris l'hébreu à l'âge adulte, il est l'un des rares pour lesquels l'arabe est la langue maternelle, et qui ait commencé sa carrière littéraire dans cette langue (dans la revue littéraire *El-Jadid*, où il publia des nouvelles sous le pseudonyme de Samir Marid).

Arrivé en Israël en 1949, il est resté fortement marqué par la culture arabe de son pays natal, l'Irak, et, par son expérience au sein du Parti communiste irakien, qui lui valut d'être emprisonné et torturé à l'âge de vingt ans. En Israël, il poursuivit pour un temps ses activités militantes au sein du Parti communiste israélien, et Emile Habibi fut le premier à l'encourager à écrire. L'un de ses romans les plus controversés, *Hassout* (Protection), dévoilait les détails les plus intimes de la vie privée de certains personnages du Parti, et plus particulièrement les problèmes relationnels au sein des familles mixtes, issues de mariages entre Juives et Arabes. Auparavant, il avait publié *Shavim vé shavim yoter* (Égaux et plus égaux), traitant des difficultés d'adaptation d'un immigrant oriental dans un camp de transit des

années 50. Là aussi, la problématique du couple mixte (dans ce cas un Oriental et une Ashkénaze) servait de révélateur psychologique.

Dans *Hatsotsra ba-Wadi*, Sammy Mikhael pousse ce système très loin, frôle de très près la caricature et manque souvent de sombrer dans le ridicule. Il accumule des situations presque invraisemblables et brasse au sein de la même intrigue tout ce que la société israélienne et la société palestinienne de la ville de Haïfa peuvent compter de figures emblématiques, pour ne pas dire stéréotypées. Pour les Israéliens : une veuve de guerre (Adina), le père — rongé par l'inquiétude — d'un soldat envoyé au front (Boaz), une jeune femme collectionneuse d'amants (Shirley), une mère juive possessive, « prisonnière de Sion » de surcroît (la mère d'Alex). Un jeune Juif oriental complexé par ses origines (Kobi), et, pour couronner le tout, Alex, le nouvel immigrant d'Union soviétique, qui mourra dans la guerre du Liban avant même d'avoir appris à parler convenablement l'hébreu. Pour les Palestiniens : un vieux paysan charmant, grand amateur de proverbes et dictons (le grand-père), un jeune combattant palestinien héroïque (le cousin assassiné au Liban), un collaborateur richissime et haï (Abou-Nahla), une jeune fille enceinte forcée de subir un mariage arrangé (Mary), un étudiant amateur de blondes étrangères (Bahij), une voisine curieuse et indiscreète (Jamila), et enfin, Houda, l'héroïne du roman, déchirée entre la tradition et l'émancipation, entre son arabité et son amour pour un Juif, une femme arabe des années 80 en Israël, telle que la voit Sammy Mikhael et à laquelle il prête sa plume. *Hatsotsra ba-Wadi* est écrit à la première personne, sous le regard subjectif de Houda.

Sammy Mikhael ne craint pas les situations mélodramatiques : Houda et sa sœur Mary vivent avec leur mère et leur grand-père dans le quartier de Wadi-Nisnas, à Haïfa. Toutes deux ont fait de brillantes études, manient l'hébreu à la perfection, et Houda cite fréquemment des strophes entières du poète Yéhuda Amihaï, qu'elle admire au point de rêver de lui écrire. Déçue par Bahij, son amour de jeunesse dont elle a refusé la demande en mariage, Houda n'a pas eu d'autres prétendants et elle a atteint l'âge de trente ans, célibataire et pitoyable aux yeux de son entourage. Mary, elle, mène une vie amoureuse tumultueuse, séduit un gangster, fils d'un collaborateur notoire, et doit se résoudre à épouser un brave cousin inconnu et insipide, afin de donner un père à l'enfant qu'elle attend. Pendant ce temps, Houda s'éprend d'un jeune étudiant juif, fraîchement immigré d'Union soviétique, qui a loué une chambre sur le toit de l'immeuble, d'où il passe ses nuits à jouer de la trompette en observant la mer. Après de très nombreuses péripéties, le mariage de Houda et d'Alex est décidé, mais Alex est envoyé sur le front au Liban, et y meurt. Devant sa tombe au cimetière militaire, Houda décide de ne pas donner naissance à leur enfant :

« Alex, si je l'élevais parmi les Arabes, pourrais-je lui raconter qu'il est né hors du mariage, et d'un père juif ? Et si je l'élevais parmi les Juifs [...], lorsqu'il aura dix-huit ans, je devrai le livrer à une autre guerre. Il voudra être un soldat, car toute sa vie il devra faire oublier qu'il a une mère arabe. »

Curieusement, les grosses ficelles du mélodrame, les bouleversements de situation tombant à pic pour faire progresser l'intrigue, les coups de foudre instantanés et les dialogues trop incisifs pour être vrais finissent par s'annuler les uns les autres, à un tel point que lorsque Houda, la fière Palestinienne, repasse avec application l'uniforme de son amant israélien en route pour le Liban, l'incongruité de son geste relève plus de la provocation sarcastique que du mauvais goût forcené d'un auteur en manque d'inspiration.

De fait, si certains critiques littéraires israéliens n'ont pas manqué de réserver à *Hatsotra ba-Wadi* le même traitement méprisant qu'aux comédies musicales égyptiennes diffusées tous les vendredis soir par la télévision jordanienne, et fort appréciées par les familles juives orientales et palestiniennes, d'autres ont considéré la parution de ce roman comme un événement remarquable et significatif. Qu'un écrivain israélien décide d'entrer dans la peau d'une Palestinienne n'est pas chose si courante. C'est peut-être même un fait sans précédent. La familiarité de Mikhael avec les petits détails quotidiens de la vie d'une famille arabe en Israël, son langage, ses habitudes vestimentaires et culinaires, sa manière de célébrer des fiançailles ou de pleurer, toutes portes closes, la mort de l'un des siens dans les combats du Liban, est évidente. Ses descriptions sonnent juste, quelle que soit l'identité nationale des protagonistes de son roman. Dans la réalité sociale israélienne, les écrivains capables d'un tel tour de force se comptent sur les doigts d'une seule main. Il semblerait cependant qu'ils commencent à faire école, bien que se haïssant cordialement entre eux. Dans un long entretien accordé à Dalia Kerpel (*Hair*, 24/4/87), Sammy Mikhael fait implicitement allusion à Anton Shammas, écrivain palestinien auteur d'un roman en hébreu qui a fait couler beaucoup d'encre au cours de ces derniers mois :

« J'ai du mal à m'entendre avec les Arabes qui n'ont pas encore décidé qui ils étaient et qui se présentent parfois comme des Arabes et parfois comme des Juifs [...]. Je n'apprécie pas la gymnastique verbale [...]. »

Et de manière plus explicite, en réponse à une question sur la gauche israélienne :

« C'est une gauche de salon, qui n'est pas prête à se battre. Ils vont de repas en repas, et se contentent de roter en gauchistes [...]. C'est une gauche repue, blanche, éloignée des villes de développement, éloignée des villages arabes dont ils ne connaissent même pas l'odeur. Ils n'aiment que les Arabes de synthèse, ceux qui sentent l'eau de Cologne, comme Anton Shammas... »

A un autre moment de ce même entretien, Sammy Mikhael déclare :

« J'ai du mal à écrire en hébreu. Ce n'est pas ma langue maternelle. Je cherche un mot et il me vient en arabe ou en anglais. En hébreu, il faut que je réfléchisse. Cela prend du temps, comme l'histoire de ce parachutiste bègue qui a mis tellement de temps à compter jusqu'à trois qu'il s'est écrasé au sol. »

Au cours des développements rocambolesques de l'intrigue, l'auteur introduit des dialogues dont la franchise introspective et la crudité de langage font basculer le roman à l'eau de rose dans une modernité de style très maîtrisée :

« Mary, tu penses vraiment aller t'enterrer au village avec une telle belle-mère et un pareil imbécile de mari ?

— Je n'ai pas le choix. Je suis différente de toi. Toi, tu es née avec un mors entre les dents. Je ne suis pas capable, comme toi, de garder un boulot et de gagner ma vie. [...] Et je n'ai pas l'optimisme de grand-père, qui pense que la merde d'aujourd'hui servira de fumier aux roses de demain. Je me fous des roses de demain (p. 59) [...]

Ou encore :

« Elle est arabe et lui est juif. Les rabbins ne voudront même pas la regarder, et vous ne trouverez aucun prêtre qui osera les bénir. Tu n'as jamais entendu parler de mariage civil ? Non ? Mais dans quel monde vis-tu ? Quand ça ne marche pas avec les rabbins et les prêtres, restent les avocats. Il y a plein de Juifs qui font ça chez l'avocat. Par exemple, toutes les veuves de guerre qui ne veulent pas perdre leurs allocations et qui veulent quand même un homme. [...] Qu'est-ce qu'elle pense, ta mère ? Que les Juifs vont l'accepter ? Leur religion est fermée comme une gousse de petits pois ! » (p. 159).

Ce réalisme dans les dialogues a choqué la critique. Dans *Yediot Aharonot* du 11/6/87, Yotam Réouvéni s'étonne :

« Je me demande si les jeunes filles arabes, si réservées en public, usent vraiment d'un langage aussi vulgaire lorsqu'elles parlent entre elles, comme ce livre le laisse entendre... »

A cette incrédulité, Sammy Mikhael répond en connaisseur :

« Je voulais écrire sur les problèmes d'une femme orientale, car j'ai grandi au cœur de sa lutte pour l'émancipation. [...] En Irak, on ne distinguait pas les Juifs des Arabes, nous étions des Arabes de religions différentes. C'est pourquoi cette identité arabe n'est jamais morte en moi. Lorsque j'écris sur un personnage arabe, je tente d'écrire comme un écrivain arabe écrivant en arabe. C'est pourquoi je n'écris pas de manière stérile. »

La saison littéraire israélienne a réuni Anton Shammas, qui écrit mieux en hébreu que Sammy Mikhael, à Sammy Mikhael, qui écrit mieux en arabe qu'Anton Shammas. L'équilibre de la situation n'est que superficiel : pour être lus, l'un comme l'autre, doivent écrire et publier en hébreu. Là se trouve sans doute la limite politique de leurs deux tentatives de briser les tabous culturels.

S.B.